



L'ÉCHO DE PARIS

5 CENTIMES

5 CENTIMES

Bureaux LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE - TÉLÉPHONE: 572 - POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5

ADVENEAT REGNUM TUUM
Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie Française.

LA Bataille de la Meuse

En cette guerre titanessque, on ne peut plus désigner les batailles du nom d'une ville ou d'un village et dire, comme jadis : la bataille de Bouvines, ou de Fontenoy, ou de Lens ou de Beaulieu.

Les lignes sont tellement étendues et les engagements, bien que liés par un même plan et se rapportant à un objectif commun, sont tellement nombreux, épars et dispersés les uns des autres, qu'il faut un homme plus général pour désigner leur ensemble.

C'est ainsi que nous avons eu la bataille de la Meuse dont les affaires de Dinant, de Charleroi et de Mons ne furent que des épisodes, puis la bataille de la Marne et enfin la bataille de l'Aisne.

Il est peut-être exagéré d'appeler « bataille de la Meuse » l'ensemble des engage-



ments qui ont eu lieu depuis dimanche où il pourrait encore se produire dans nos environs.

Ces rencontres, en effet, ni par leur multiplicité, ni par leur durée, ni par l'importance des effectifs engagés, ni par leur influence sur l'ensemble de la campagne, ne peuvent être comparées à ces batailles épiques qui feront grande date dans l'histoire.

Neanmoins leurs péripéties se sont toutes déroulées dans des territoires qui envoient leurs eaux dans la Meuse.

Va donc pour la « bataille de la Meuse », puisque c'est avec les cours d'eau maintenant qu'on hâtie les victoires.

Pourquoi l'ennemi s'est présenté chez nous ?

Pour l'expliquer, il nous faut reprendre l'exposé d'ensemble que nous avons plusieurs fois esquissé.

On sait que le plan primitif de l'Etat-Major allemand a été mis en pièces par les événements. Il consistait à franchir la Belgique au printemps, à forcer sur Paris à la manière d'un boulet de canon, puis, une fois notre capitale occupée, à se tourner vers nos armées groupées dans l'Est.

Prendre celles-ci entre les armées allemandes venues sur Paris et celles qui s'avancent par la Luxembourg ainsi que par la Lorraine, et enfin les écraser en une gigantesque Sedan ; telle devait être la seconde opération, le « coup décisif » après lequel l'Allemagne n'aurait plus qu'à faire face à l'ours moscovite.

C'était un beau plan — sur le papier. Mais au dessus des forces matérielles les plus formidables et les mieux préparées, il y a les forces morales et, par dessus tout, le facteur souverain : la Providence.

On sait ce qui est advenu.

Refoulé au delà des Vosges et au delà de la Meuse à l'est, rejeté de la Marne sur l'Aisne au nord, l'ennemi s'est crémonné en des retranchements et s'est rué avec fureur pendant quinze jours sur nos lignes qui lui barraient, à l'est et au nord, la marche vers son objectif tant convoité : Paris.

Tous ses efforts se brisèrent sur ce rempart de pitreries françaises et anglaises.

C'est ainsi que, en toute vérité, nous avons gagné ce qu'on est convenu d'appeler la bataille de l'Aisne, puisque l'ennemi a échoué là comme il avait échoué sur la Marne.

Changement de front

Désespérant d'enfoncer notre front, l'ennemi porta, pendant ces dix derniers jours, tous ses efforts sur nos ailes : sur notre aile droite de Verdun à Toul, dans le but de forcer le passage de la Meuse et de gagner notre centre à revers, et sur notre

aile gauche, dans la région de Soissons et au nord de l'Oise, espérant déborder notre gauche, et tout en l'attaquant de flanc, lancer une de ses armées sur Paris.

Mais nos troupes de Lorraine et des places fortes sur la Meuse tinrent bon et rebouclèrent même les lignes ennemies bien à l'est du fleuve.

Et sur notre gauche, loin de nous laisser déborder, nous n'avons cessé d'étendre notre aile vers le nord, vers Péronne d'abord, puis vers Arras, contenant et serrant toujours de plus près l'aile droite allemande.

Or, au fur et à mesure que notre ligne s'allongeait vers le nord, l'ennemi a dû emprunter à son centre des renforts pour nous empêcher de le prendre à revers.

Si bien qu'insensiblement la droite allemande, toujours renforcée en remontant vers le nord, et notre gauche toujours s'allongeant dans le même sens, sont devenues en quelque sorte les deux nouveaux fronts de bataille, tandis que les hostilités s'apaisaient sur le front Reims-Verdun et même au delà de la Meuse.

La ligne française de Soissons à Arras regarde et pousse vers l'est, tandis que la ligne allemande parallèle regarde et cherche à se faire une trouée vers l'ouest ; de là les attaques réitérées de l'ennemi à Lassigny et à Roye (au nord de Compiègne) puis au nord de Péronne jusqu'à Arras.

Après cet exposé logiquement déduit et non conjecturé des Communiqués officiels — nous tentons à la fois de faire remarquer à nos austères censeurs — il est facile de voir quel est l'objectif des « masses de cavalerie allemande » que le communiqué d'hier signale « aux environs de Lille » et « des éléments ennemis qui font mouvement au Nord de la ligne Tourcoing-Arménières » comme dit toujours le communiqué.

L'objectif de l'ennemi dans la région de la Deûte

Renouant momentanément — ou peut-être définitivement — à toute action importante en Lorraine, et contentant sur le camp retranché de Metz pour arrêter notre avancée de ce côté, l'Etat-Major allemand a prélevé sur ses troupes de Lorraine les éléments d'un corps d'armée composé en majeure partie, comme on l'a dit, de Baudois et de Bavariens ainsi que de contingents nouveaux venant de Namur.

Renouant momentanément — ou peut-être définitivement — à toute action importante en Lorraine, et contentant sur le camp retranché de Metz pour arrêter notre avancée de ce côté, l'Etat-Major allemand a prélevé sur ses troupes de Lorraine les éléments d'un corps d'armée composé en majeure partie, comme on l'a dit, de Baudois et de Bavariens ainsi que de contingents nouveaux venant de Namur.



La masse, d'après le Communiqué, doit s'avancer par le Nord de la ligne Tourcoing-Arménières ;

Comme on l'a publié, le but évident de ce dispositif est d'attirer vers l'Ouest — sinon de tourner — les troupes françaises

Le dernier communiqué nous a fait voir que notre Etat-Major a prévu ce « mouvement », et les brillantes opérations de ces derniers jours au nord de Lille montrent qu'il y a pour eux cette intelligence et cette décision dont il n'a cessé de donner de magnifiques preuves depuis l'ouverture des hostilités.

Il nous reste maintenant à suivre dans ses opérations ce corps allemand débarrqué à notre front et parvenu, pour ainsi dire, à pied d'œuvre.

Mais, la longueur de cet exposé préliminaire et nécessaire nous oblige à remettre à un prochain numéro le récit raisonné de la « bataille de la Deûte ».

La situation

Elle est encore expectante mais pleinement rassurante.

Dans l'article ci-contre nous exposons le « changement de front » qui s'est opéré depuis une huitaine.

Le vrai front de bataille n'est plus sur l'Aisne, mais sur l'Oise, le cours supérieur de la Somme, la Scarpe et la Deûle — puisque, d'après le communiqué d'aujourd'hui, notre ligne remonte jusqu'à la région Lens-La Bassée.

Cette nouvelle bataille est violente, se contente de dire le communiqué ; mais si l'on juge de l'ensemble d'après ce que nous en voyons dans la région de Lille, nous pouvons dire, en style d'Etat-Major, quelle est aussi « satisfaisante ».

Il n'y a rien à ajouter pour le moment. Que Dieu, malgré tout, continue de bénir les héroïques efforts de nos soldats dont nous avons pu admirer sur place le joyeux entrain, l'activité et le mordant.

Du côté de la Russie, pas de commentaires. C'est parfait.

EN FRANCE

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Gouvernement

7 octobre, 7 heures.

LES CARACTÉRISTIQUES DE LA SITUATION RESTENT LES MÊMES.

A NOTRE AILE GAUCHE, AU NORD DE L'OISE, ACTION DE PLUS EN PLUS VIOLENTE.

AU CENTRE, CALME RELATIF. UN PEU DE TERRAIN A ÉTÉ GAGNÉ DANS LA PARTIE NORD DES HAUTS DE MEUSE.

7 octobre, 15 h. 30.

A NOTRE AILE GAUCHE, LA BATAILLE CONTINUE TOUJOURS AVEC UNE GRANDE VIOLENCE.

LES FRONTS OPPOSÉS S'ÉTENDENT JUSQU'À LA RÉGION DE LENS-LA-BASSÉE ET SONT PROLONGÉS PAR DES MASSES DE CAVALERIE QUI SONT AUX PRISES JUSQU'À LA RÉGION D'ARMÉNIERES.

Sur le front de la Somme à la Meuse, RIEN A SIGNALÉ.

EN WOEVRE, L'ENNEMI A TENTÉ VAINEMENT UN NOUVEAU EFFORT POUR ARRÊTER NOS PROGRÈS, MAIS SES ATTAQUES ONT ENGORGÉ ROUGE.

EN RUSSIE

L'ARMÉE ALLEMANDE QUI A DÉFAITE LA BATAILLE D'AUGUSTOW, QUI DURA DU 25 SEPTEMBRE AU 3 OCTOBRE, TENTE D'ARRÊTER LA POURSUITE SUR DES POSITIONS PRÉPARÉES LE LONG DE LA FRONTIÈRE DE WRIBALIST À LYCK.

LES TROUPES RUSSES CONTINUENT AVANCER ET ONT PÉNÉTRÉ SUR PLUSIEURS POINTS EN PRUSSE ORIENTALE.

En résumé, l'OFFENSIVE ALLEMANDE sur le Niemen s'est terminée par l'ÉCHEC COMPLET et avec des PERTES TRÈS CONSIDÉRABLES.

La visite de M. Poincaré au grand quartier général

M. Poincaré, accompagné de MM. Viviani, Millerand, du général Duparge, est arrivé au Grand Quartier Général lundi matin.

Il a passé quelques heures avec le généralissime ; puis il est allé au Quartier Général anglais où il s'est entretenu avec le maréchal French.

Il a visité mardi deux de nos armées. Le Président et les ministres se sont renseignés sur le fonctionnement du ravitaillement, de la correspondance, du service sanitaire et de l'évacuation des blessés.

M. Poincaré est rentré mardi soir à Paris. Mercredi matin, il a visité le camp retranché de Paris, accompagné de M. Millerand et du général Galliéni.

Le Président a rapporté six drapeaux allemands qui avaient été envoyés à Bordeaux et qui seront portés aujourd'hui aux Invalides. (Havas.)

M. POINCARÉ A PARIS

Paris, 7. — Dans l'après-midi d'hier, M. Poincaré a visité l'ambulance de l'armée anglaise. Puis, il s'est rendu au quartier de Bagneux, accompagné du Préfet de Police, du Préfet de la Seine, du Président du Conseil Municipal et du Conseil Général, et il a déposé une gerbe de fleurs sur les tombes des Parisiens morts pour la patrie.

Plus tard, il est allé au Val-de-Grâce, où MM. Millerand, Strauss, Denys Cochin et Groussiers sont allés le rejoindre.

Le Président de la République doit rentrer aujourd'hui à Bordeaux. (Havas.)

A BORDEAUX

Bordeaux. — M. Viviani est attendu demain à Bordeaux venant de Paris. M. Poincaré, croit-on, sera de retour à Bordeaux avec M. Millerand samedi soir.

LA MORT DE M. DE MUN

Bordeaux : Le corps de M. de Mun a été mis en bière dans la matinée. Il a été ensuite transporté à la cathédrale Saint-André.

Les obsèques auront lieu samedi. (Havas.)

FRANCE ET ANGLETERRE

Après sa visite à l'armée anglaise, M. Poincaré a adressé lundi au Roi d'Angleterre le télégramme suivant :

A Sa Majesté George V, Roi d'Angleterre et d'Irlande, à Londres.

En quittant le Quartier Général Français, j'ai eu le grand plaisir de rendre visite au Général Anglais et aux vaillantes troupes britanniques. Je suis sûr que l'appréhension de renouveler à Votre Majesté mes plus cordiales félicitations et de lui serais reconnaissant de vouloir bien les transmettre à la belle armée qui combat fraternellement aux côtés des Français.

RAYMOND POINCARÉ.

Le roi d'Angleterre répondit :

Monsieur le Président de la République Française, Paris.

Je vous remercie cordialement de vouloir bien m'informer de la visite que vous avez eu l'amabilité de faire au Quartier Général de mon armée en France. Je transmettrai

avec plaisir votre message de félicitations à mes troupes qui sont fières de combattre côte à côte avec la vaillante armée française. GEORGE V.

Encore un « Taube » abattu

Troyes : Un Taube qui évoluait au-dessus de Romilly-sur-Seine fut atteint et tomba. (Havas.)

Un Conseil de guerre ALLEMAND

Paris, 7 (visée). — Le « Petit Journal » reçoit de Copenhague :

La séance du conseil de guerre, qui a précédé le départ du Kaiser pour la Prusse Orientale, fut très orageuse.

Le Grand Etat-Major critiqua vivement la manière dont le Kronprinz conduisit les opérations.

Il émit l'avis que les Allemands devaient avancer successivement la France et la Belgique et se tenir sur la défensive.

Au cours de la discussion, le Kaiser eut plusieurs synopses provoqués par des douleurs névralgiques.

L'armée allemande

On mande de Berne aux journaux de Londres. — On estime dans nos sphères militaires que 27 corps d'armée de troupes régulières avec un nombre égal de réserves, soit 40 corps d'armée représentant 1,100,000 hommes.

Sur ces 34 corps, 21 sont actuellement en France, 6 en Belgique et en Alsace, 13 en Prusse orientale et 11 entre Chorn et Cracovie.

On croit que 1,500,000 hommes de l'armée territoriale et de volontaires serviront au cours des semaines de hostilités, 117,000 tués, 600,000 prisonniers, non compris les malades.

Les pertes allemandes

Rome, 7. — D'après la liste des pertes allemandes, selon la « Tribuna », listes fournies par les autorités allemandes, l'armée allemande a eu pendant les quatre premières semaines de hostilités, 117,000 tués, 600,000 prisonniers, non compris les malades.

Le désastre de la garde prussienne

Paris, 6 (visée). — Le général Cherfils dit que la Garde prussienne a laissé dans le sud de Saint-Gonds, huit à dix mille cadavres et presque toute son artillerie. (Havas.)

Les Allemands sont harassés !

« Le communiqué français, télégraphié par « Times » par son correspondant de Paris, continue à donner, dit le grand journal anglais, l'espoir du prochain succès des alliés dans la plus longue bataille que l'histoire ait enregistrée. C'est une véritable bataille de fatigue. Celui qui résistera le plus longtemps sera le vainqueur. Une extrême fatigue est visible dans la contenance des Allemands, particulièrement parmi ceux qui ont été capturés. Ils présentent bien des signes de privations ; leurs chaussures sont éculées et leurs yeux sont rouges. Beaucoup des renforts leur étant arrivés, il est douteux que les qualités combattives des nouveaux arrivés soient égales à celles des troupes qui les ont précédés. Par contre, les troupes françaises combattant avec une nouvelle ardeur. Les observateurs sur le front disent que leur humour est plus guerrier et en même temps que leur action est plus sage et plus restreinte et plus efficace qu'il y a une quinzaine de jours. Le sang-froid et un courage calme et résolu caractérisent les armées françaises et anglaises. »

Retenons surtout de cet exposé la réflexion suivante : Celui qui résistera le plus longtemps sera le vainqueur, et par conséquent, adions autant que nous le pouvons, nos braves soldats à supporter patiemment leurs fatigues, à réparer leurs forces, à se ravitailler, à se reposer quand ils le peuvent, pour qu'ils puissent tenir plus longtemps que « les autres ».

Les officiers allemands doutent du succès

Le correspondant du « Morning-Post » à Amsterdam télégraphie : J'apprends de sources sûres que les officiers des troupes allemandes opérant près de Verdun se montrent très déprimés et que même, parmi les commandants supérieurs, l'opinion prévaut que les Allemands ne réussissent pas à se maintenir devant la résistance qui prend tous les jours de plus en plus de vigueur. (Havas.)

LES SOLDATS HINDOUS

L'« Eclair de l'Est » a reçu d'un correspondant particulier ces curieux renseignements sur les soldats hindous actuellement en France :

« Ils sont remarquablement équipés et nourtris. Ils ont apporté jusqu'à ce moment de petits gâteaux à peine visibles, ils sont les mieux armés de l'armée, ils ont des armes et des munitions supérieures. L'opinion prévaut que les Allemands ne réussissent pas à se maintenir devant la résistance qui prend tous les jours de plus en plus de vigueur. (Havas.) »

De nouvelles paquebots sont arrivés. Ils ont fait passer, au cours d'un voyage aux régiments de l'Inde, la dénomination de « Hindous ». Le colonel d'un régiment français qui visite actuellement avec ces régiments, a été frappé par l'aspect de ces soldats, qui sont très bien équipés, ils ont des vêtements et des chaussures de cuir, ils ont des armes et des munitions supérieures. L'opinion prévaut que les Allemands ne réussissent pas à se maintenir devant la résistance qui prend tous les jours de plus en plus de vigueur. (Havas.) »

Ce soir, après avoir écrit ces lignes, je me coucherai avec l'espoir au cœur. Quand on les lit, on se sent tout jeune dans l'enthousiasme ! »

M. Albert de Mun

Ce soir, après avoir écrit ces lignes, je me coucherai avec l'espoir au cœur. Quand on les lit, on se sent tout jeune dans l'enthousiasme ! »

Qu'on sent cette conviction et qu'on devine cet homme en vous, que vous produisiez toujours sur tous ceux qui vous entendent une impression si vive. Cette impression, on la ressent même à travers le papier, en lisant vos discours, tout dépouillés qu'ils soient de ce qu'y ajoutait la voix et le geste, ces qualités secondaires mais indispensables de l'orateur que vous possédiez à un si haut degré.

Quand la maladie, qui devait peu à peu miner M. de Mun, le força à quitter cette tribune, où il renoua pourtant une fois encore pour défendre les intérêts du pays, l'orateur prit la plume, et de nouveaux discours, « dépouillés de la voix et du geste », mais non moins éloquentes, allèrent redire à la France que la Révolution est le mal dont elle meurt, que la Contre-Révolution c'est-à-dire la profession intégrale des droits de Dieu, est le remède qui la sauvera. Qu'on relise les « Lettres à Waldeck-Rouss-

M. Albert de Mun

Ce soir, après avoir écrit ces lignes, je me coucherai avec l'espoir au cœur. Quand on les lit, on se sent tout jeune dans l'enthousiasme ! »

Qu'on sent cette conviction et qu'on devine cet homme en vous, que vous produisiez toujours sur tous ceux qui vous entendent une impression si vive. Cette impression, on la ressent même à travers le papier, en lisant vos discours, tout dépouillés qu'ils soient de ce qu'y ajoutait la voix et le geste, ces qualités secondaires mais indispensables de l'orateur que vous possédiez à un si haut degré.

Quand la maladie, qui devait peu à peu miner M. de Mun, le força à quitter cette tribune, où il renoua pourtant une fois encore pour défendre les intérêts du pays, l'orateur prit la plume, et de nouveaux discours, « dépouillés de la voix et du geste », mais non moins éloquentes, allèrent redire à la France que la Révolution est le mal dont elle meurt, que la Contre-Révolution c'est-à-dire la profession intégrale des droits de Dieu, est le remède qui la sauvera. Qu'on relise les « Lettres à Waldeck-Rouss-

seau » (1900), « Contre la Séparation » (1905), « Combats d'hier et d'aujourd'hui » : pas une page qui ne soit pénétrée de cette pensée qui fait l'unité et la grandeur de la vie de M. de Mun.

En ces derniers temps, son regard de patriote avait deviné le « péril allemand » qui menaçait nos frontières. « L'heure décisive » et « Pour la Patrie » furent ses deux cris d'alarme. Et lorsque l'orage, qui avait prévu, eut éclaté, il jeta un autre cri, cri d'appel et de confiance : « La France debout ! »

« L'heure n'est plus, disait-il dans l'« Echo de Paris », aux longs articles écrits dans le silence et la réflexion. Il n'y a de place que pour l'action. Chaque jour, autant que je le pourrai, je jeterai ici les battements de nos cœurs. »

Hélas ! le cœur de M. de Mun a battu d'émotions trop violentes, et il s'est brisé. Lundi soir, dans un dernier article, le collaborateur de l'« Echo de Paris » disait encore : « Ce soir, après avoir écrit ces lignes, je me coucherai avec l'espoir au cœur. Quand on les lit, on se sent tout jeune dans l'enthousiasme ! » Le vaillant lutteur s'est réveillé, sans aucun doute, dans l'enthousiasme de ceux dont Dieu lui-même couronne les efforts, et qui, du haut du ciel, peuvent contempler les destinées immortelles de notre Patrie.

Tous les journaux, commentant la mort de M. de Mun, disent qu'en cette heure de réconciliation nationale, elle est un deuil pour tous.

Demain, quand la France aura retrouvé la paix dans la victoire, nous reprendrons, nous, catholiques, pour diriger le pays vers une gloire durable, les discours et les écrits d'un chef dont la fidélité au Pape fut la règle ardente, et dont la vie tout entière a été consacrée à défendre le mot de saint Marcellin : « Le peuple sera avec ceux qui auront le plus aimé et le mieux servi ».

A. D.

avec plaisir votre message de félicitations à mes troupes qui sont fières de combattre côte à côte avec la vaillante armée française. GEORGE V.

Troyes : Un Taube qui évoluait au-dessus de Romilly-sur-Seine fut atteint et tomba. (Havas.)

La séance du conseil de guerre, qui a précédé le départ du Kaiser pour la Prusse Orientale, fut très orageuse.

Le Grand Etat-Major critiqua vivement la manière dont le Kronprinz conduisit les opérations.

Il émit l'avis que les Allemands devaient avancer successivement la France et la Belgique et se tenir sur la défensive.

Au cours de la discussion, le Kaiser eut plusieurs synopses provoqués par des douleurs névralgiques.

On estime dans nos sphères militaires que 27 corps d'armée de troupes régulières avec un nombre égal de réserves, soit 40 corps d'armée représentant 1,100,000 hommes.

Sur ces 34 corps, 21 sont actuellement en France, 6 en Belgique et en Alsace, 13 en Prusse orientale et 11 entre Chorn et Cracovie.

On croit que 1,500,000 hommes de l'armée territoriale et de volontaires serviront au cours des semaines de hostilités, 117,000 tués, 600,000 prisonniers, non compris les malades.

Rome, 7. — D'après la liste des pertes allemandes, selon la « Tribuna », listes fournies par les autorités allemandes, l'armée allemande a eu pendant les quatre premières semaines de hostilités, 117,000 tués, 600,000 prisonniers, non compris les malades.

Le général Cherfils dit que la Garde prussienne a laissé dans le sud de Saint-Gonds, huit à dix mille cadavres et presque toute son artillerie. (Havas.)

« Le communiqué français, télégraphié par « Times » par son correspondant de Paris, continue à donner, dit le grand journal anglais, l'espoir du prochain succès des alliés dans la plus longue bataille que l'histoire ait enregistrée. C'est une véritable bataille de fatigue. Celui qui résistera le plus longtemps sera le vainqueur. Une extrême fatigue est visible dans la contenance des Allemands, particulièrement parmi ceux qui ont été capturés. Ils présentent bien des signes de privations ; leurs chaussures sont éculées et leurs yeux sont rouges. Beaucoup des renforts leur étant arrivés, il est douteux que les qualités combattives des nouveaux arrivés soient égales à celles des troupes qui les ont précédés. Par contre, les troupes françaises combattant avec une nouvelle ardeur. Les observateurs sur le front disent que leur humour est plus guerrier et en même temps que leur action est plus sage et plus restreinte et plus efficace qu'il y a une quinzaine de jours. Le sang-froid et un courage calme et résolu caractérisent les armées françaises et anglaises. »

Retenons surtout de cet exposé la réflexion suivante : Celui qui résistera le plus longtemps sera le vainqueur, et par conséquent, adions autant que nous le pouvons, nos braves soldats à supporter patiemment leurs fatigues, à réparer leurs forces, à se ravitailler, à se reposer quand ils le peuvent, pour qu'ils puissent tenir plus longtemps que « les autres ».

Le correspondant du « Morning-Post » à Amsterdam télégraphie : J'apprends de sources sûres que les officiers des troupes allemandes opérant près de Verdun se montrent très déprimés et que même, parmi les commandants supérieurs, l'opinion prévaut que les Allemands ne réussissent pas à se maintenir devant la résistance qui prend tous les jours de plus en plus de vigueur. (Havas.)

De nouvelles paquebots sont arrivés. Ils ont fait passer, au cours d'un voyage aux régiments de l'Inde, la dénomination de « Hindous ». Le colonel d'un régiment français qui visite actuellement avec ces régiments, a été frappé par l'aspect de ces soldats, qui sont très bien équipés, ils ont des vêtements et des chaussures de cuir, ils ont des armes et des munitions supérieures. L'opinion prévaut que les Allemands ne réussissent pas à se maintenir devant la résistance qui prend tous les jours de plus en plus de vigueur. (Havas.) »

Ce soir, après avoir écrit ces lignes, je me coucherai avec l'espoir au cœur. Quand on les lit, on se sent tout jeune dans l'enthousiasme ! »

Qu'on sent cette conviction et qu'on devine cet homme en vous, que vous produisiez toujours sur tous ceux qui vous entendent une impression si vive. Cette impression, on la ressent même à travers le papier, en lisant vos discours, tout dépouillés qu'ils soient de ce qu'y ajoutait la voix et le geste, ces qualités secondaires mais indispensables de l'orateur que vous possédiez à un si haut degré.

Quand la maladie, qui devait peu à peu miner M. de Mun, le força à quitter cette tribune, où il renoua pourtant une fois encore pour défendre les intérêts du pays, l'orateur prit la plume, et de nouveaux discours, « dépouillés de la voix et du geste », mais non moins éloquentes, allèrent redire à la France que la Révolution est le mal dont elle meurt, que la Contre-Révolution c'est-à-dire la profession intégrale des droits de Dieu, est le remède qui la sauvera. Qu'on relise les « Lettres à Waldeck-Rouss-

seau » (1900), « Contre la Séparation » (1905), « Combats d'hier et d'aujourd'hui » : pas une page qui ne soit pénétrée de cette pensée qui fait l'unité et la grandeur de la vie de M. de Mun.

En ces derniers temps, son regard de patriote avait deviné le « péril allemand » qui menaçait nos frontières. « L'heure décisive » et « Pour la Patrie » furent ses deux cris d'alarme. Et lorsque l'orage, qui avait prévu, eut éclaté, il jeta un autre cri, cri d'appel et de confiance : « La France debout ! »

« L'heure n'est plus, disait-il dans l'« Echo de Paris », aux longs articles écrits dans le silence et la réflexion. Il n'y a de place que pour l'action. Chaque jour, autant que je le pourrai, je jeterai ici les battements de nos cœurs. »

Hélas ! le cœur de M. de Mun a battu d'émotions trop violentes, et il s'est brisé. Lundi soir, dans un dernier article, le collaborateur de l'« Echo de Paris » disait encore : « Ce soir, après avoir écrit ces lignes, je me coucherai avec l'espoir au cœur. Quand on les lit, on se sent tout jeune dans l'enthousiasme ! » Le vaillant lutteur s'est réveillé, sans aucun doute, dans l'enthousiasme de ceux dont Dieu lui-même couronne les efforts, et qui, du haut du ciel, peuvent contempler les destinées immortelles de notre Patrie.

Tous les journaux, commentant la mort de M. de Mun, disent qu'en cette heure de réconciliation nationale, elle est un deuil pour tous.

Demain, quand la France aura retrouvé la paix dans la victoire, nous reprendrons, nous, catholiques, pour diriger le pays vers une gloire durable, les discours et les écrits d'un chef dont la fidélité au Pape fut la règle ardente, et dont la vie tout entière a été consacrée à défendre